

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

La saison est aux *revenants*. Après le velours uni redevenu à la mode, voici l'astrakan qui reprend la faveur. On en garnit le costume du matin, on en fait la pèlerine Souvaroff et aussi le manchon. La pèlerine Souvaroff s'arrête un peu au-dessus de la taille; ses manches sont hautes à l'épaule, plus accentuées, peut-être, que celles dites Valois. Cette mode étrange, disgracieuse à la taille, désagréable à l'œil, nous semble atteindre des proportions si élevées qu'elle doit, comme toutes les choses exagérées, être abandonnée des femmes qui aiment l'élégance comme il faut. Nous exprimons un vœu, mais la vérité nous oblige à dire que cette sorte de petit pardessus a grand succès; son seul mérite, à nos yeux, est d'être facile à porter et de s'accommoder de tous les costumes. Les jeunes filles et les jeunes femmes la portent en astrakan. Celle en loutre de mer, épaules Henri II, coûte jusqu'à 500 fr.; mais à ce prix la loutre est superbe et défie les années de service.

Une autre fantaisie de la mode fait abandonner le plissé à l'encolure de la robe et à la manche. C'est d'uniforme avec le col militaire, que l'on fait très montant, si montant qu'il faut le doubler en tissu raide pour le maintenir droit. Quand donc finira cette manie d'emprunter nos modes à la tenue et aux uniformes masculins?

La pèlerine Henri II a tant de succès qu'elle se fait en dentelle, pour le théâtre, pour les diners et les soi-



MANTEAUX EN FOURRURE

De la Compagnie russe, au coin du boulevard Haussmann et de la rue de la Chaussée-d'Antin, 26.

rées intimes; on la met avec un corsage décolleté et le transparent de la dentelle fait on ne peut mieux. Nous en avons vu de charmantes à la Scabieuse, 10, rue de la Paix. On emploie la dentelle de Lyon, qu'on chiffonne devant avec grâce; on y joint des nœuds en satin noir ou de couleur, et voilà un charmant cadeau

d'étréennes, dans des prix raisonnables : 40 et 50 fr. Un fichu en dentelle de jais est relevé en bouillon tombant avec des nœuds en velours; nous croyons qu'il coûte 45 fr., mais sans l'affirmer.

Voici un joli costume en velours de soie et cachemire de l'Inde, gris éléphant, broché de mésanges. La façon en est neuve. Jupe en velours; au bas, deux volants en velours à plis tuyaux d'orgue; une tunique en cachemire de l'Inde se relève des côtés par une énorme agrafe oxydée qui vient s'attacher sur la tournure; les lés de derrière tombent droit. Le corsage est en broché, avec une sorte de gilet fermé de côté par des boutons sculptés en nacre. La petite basque du dos est échancrée pour laisser voir l'agrafe du relevé. Un col en velours très montant. Une très élégante redingote est en velours frappé sur fond ottoman. Façon très cintrée, avec les lés de derrière formant une tournure accentuée; la jupe, droite, est ornée d'une belle applique en passèmenterie; devant et remontant sur le côté, garniture en loutre du Kamtchatka; prix: 400 fr.

Nous signalons pour le deuil, aux femmes amateurs des tissus noirs, un superbe velours de laine mat et ciselé faisant relief; quatre jolis dessins: chimère, tulipe, hirondelle, fer à cheval. Employé en manteau, il se garnit de marabout, de renard noir ou d'astrakan; en costume, de chenille ou de passèmenterie. La Souvaroff en astrakan ou en castor naturel coûte de 80 à 100 fr.; le manchon de 30 à 40 fr. Les chapeaux de demi-deuil se font en velours gris ou en dentelle noire; on abandonne les couleurs mauve et pensée. Une charmante capote en velours gris est ornée de dentelle assortie et de clous en acier, sur le côté un pouf et une aigrette. Une capote bébé, en velours gris de deux tons, ira bien aux visages chiffonnés; un pouf en marabout retombe en pluie, et du milieu s'élance une aigrette. Les brides sont en ottoman. Cette autre en velours noir frappé a le fond bouillonné en travers, le bord rapporté avec des boucles en jais, plume mauve.

Chaque bonne maison ayant son cachet particulier, et le moment nous semblant opportun, nous allons encore décrire quelques jolis costumes expédiés par mesdemoiselles Vidal à une très belle et très élégante Tunisienne. C'est d'abord un costume en velours briqué foncée; la jupe unie dépassée par un tuyauté en velours et une tunique poufonnée, fermée de côté par des boucles artistiques. Le corsage à longue pointe avec une draperie plate fermée par une boucle, ainsi que le col montant et la manche ronde. Point de collette plissée. Un autre en satin prune-violet et sicilienne brodée d'étoiles. Jupe en satin garnie de plissés en sicilienne appliqués de plaques pendrillées en chenille et perles. Tunique très courte formant un seul panier qui vient se nouer sur le pouf. Un corsage montant fermé de côté à partir de la poitrine, prend le bas d'un fichu de dentelle, qui est croisé. A la manche un parement ouvert sur une draperie de dentelle.

Une charmante fantaisie inventée par ces demoiselles, c'est la mantille de voiture, à laquelle les élégantes de l'allée des Acacias ont fait un vrai succès. Elle est en sicilienne brochée de grandes fleurs en velours, ouatée et doublée de satin. Le dos s'arrête à la

taille, l'étoffe retourne à l'envers de cinq centimètres, et ce bord n'a aucune garniture. Il n'en est pas de même pour le devant, l'encolure et les manches qui reçoivent deux rangs de fort belle frange en chenille dont chaque brin se termine par une olive également en chenille. Cette façon s'applique aussi à la sortie de théâtre qui se fait en broché, en satin et en broché cachemire, genre châte.

On se poufonne toujours beaucoup, peut-être même un peu trop, et vu la tendance que l'on a à exagérer la mode, il nous paraît utile de choisir une tournure-jupon dans des proportions raisonnables, comme celles que nous avons vues chez madame de Plument, 33, rue Vivienne. Elles ont une coupe gracieuse, la tournure est accentuée sans donner une courbe trop proéminente; elles habillent ou plutôt elles juponnent avec élégance. Les jupons pour soirée, à longue traine carrée ou arrondie, font le meilleur effet sous la robe longue qu'ils soutiennent et développent avec grâce. Il y a chez madame de Plument des jupons en satin piqués, bien confortables pour les temps froids, ils sont diversement ornés de piqûres en soie de couleur, ou ton sur ton. Quant aux corsets de cette maison, ils ont toujours du succès. La cuirasse Jeanne d'Arc, le corset Sultane, allongé ou non de la ceinture Jeanne d'Arc, ont une coupe parfaite en harmonie avec la mode. Nous avons dit à nos lectrices que le prix de ces corsets a été augmenté de 5 fr. à cause du prix très élevé de la baleine; ces prix sont marqués sur le *Bulletin-guide illustré*, que nos abonnées recevront franco, si elles en font la demande. CORALIE L.

FOURRURES ET MANTEAUX

De la Compagnie russe, au coin du boulevard Haussmann et de la rue de la Chaussée-d'Antin, 26.

La fourrure est certes de toutes les parures de ville celle qui sied le mieux à la femme. Enveloppée dans son grand manteau de loutre, elle peut braver les frimas en restant d'une élégance extrême. La casaque en loutre a, cette année, beaucoup de vogue, et les jeunes femmes nous semblent la préférer à toute autre forme. Quant à la pélerine, en loutre ou en castor, elle est adoptée par les jeunes filles, qui la portent sur leur redingote en drap, les jours de gelée bien entendu. La mode, cet hiver, est à la fourrure: on en garnit les manteaux, les visites et même les costumes. Les manteaux que nous avons vus à la Compagnie russe sont superbes; ils nous font comprendre les folies que font beaucoup de femmes pour le pardessus d'hiver. Une façon parfaite, soignée dans les plus petits détails, des formes élégantes et de bon air, une étoffe superbe à rames en velours faisant relief sur un fond d'ottoman noir ou cuivre, une belle garniture de fourrure en castor naturel, voilà, je pense, qui fait excuser la folie. L'achat d'une fourrure est une chose assez importante pour qu'il ne soit pas fait légèrement. Aussi engageons-nous les personnes qui veulent faire cette emplette à s'adresser à une maison spéciale et de confiance, où elles seront assurées de ne trouver que de belles et bonnes fourrures. C'est la raison qui nous fait leur recommander la Compagnie russe.

RELÈVE-JUPE MARCERON

Chez M. Leseur, 23, rue Auber, et chez tous les grands merciers.

Nous attirons encore l'attention de nos lectrices sur le relève-jupe Marceron, parce que cet objet utile est d'un

confortable que nous avons pu apprécier. Placé avec entente dans le drapé du costume, il n'endommage pas la symétrie ou le chiffonnage des plis, bien au contraire. En isolant le bord de la jupe, il le préserve de l'usure causée par le frottement. Les personnes qui sortent à pied par tous les temps se trouveront fort bien de son usage. Il ôte toute préoccupation et laisse la liberté des mains, chose très appréciable. Les anneaux doivent être cousus, deux ou trois à quelques centimètres du bas de la jupe, un au-dessus, en les écartant de dix à douze centimètres. Ces anneaux se passent dans les porte-mousqueton qui se trouvent aux extrémités de la chaînette relève-jupe.

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS

Cette préparation, supérieure contre le masque, les lentilles, rides précoces, rugosités, gerçures et couperose du teint, nettoie la peau de toutes ses efflorescences et la rend lisse et pure. Le lait antéphélique, comme eau de toilette, s'emploie en dose bénigne, coupé de trois quarts d'eau; coupé de moitié, dose stimulante, il agit contre le masque et les taches de rousseur. Lire attentivement la notice collée sur le flacon pour l'emploi de cette préparation. Le lait antéphélique compte trente-quatre ans d'existence, et son inventeur nous dit que son succès va toujours grandissant. Il faut préserver les flacons du soleil et du froid. Dans ces conditions, il se conserve longtemps sans perdre de son efficacité.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

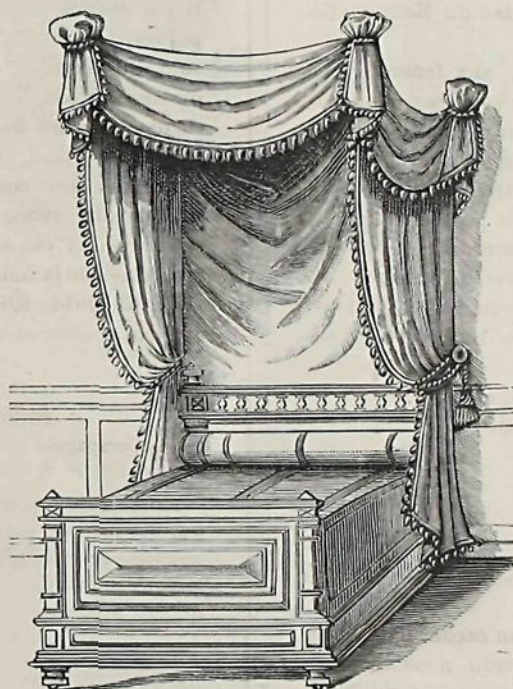
Certains cosmétiques sont particulièrement composés en vue de telle ou telle saison; cependant quelques préparations supérieures, comme la crème de fraises, la lotion Guerlain, le Sapocéti et les pâtes royales, sont salutaires en tous temps. Dire à nos lectrices qu'elles peuvent en faire usage par le froid, c'est leur donner un bon conseil. Nous leur rappelons que la première précaution à prendre est de ne jamais sortir sans voilette. L'hiver il est bon de remplacer l'eau de toilette par l'eau de benjoin amygdaloïde; quelques gouttes dans l'eau donnent une émulsion laiteuse et fortifiante, très efficace contre l'action du froid, les fatigues et les veilles fréquentes dans cette saison. Le savon Sapocéti au blanc de baleine préserve les mains des gerçures, et la grenadine, qui les entretiendra blanches et douces, est aussi un excellent préservatif contre les engelures. Il n'y a rien de meilleur pour guérir les crevasses, les gerçures et les engelures, même ouvertes, que le baume de la Perle. Cette préparation, dans laquelle entre une assez grande quantité de suc de raisin, mérite les éloges que nous en avons entendu faire, et auxquels nous joignons les nôtres: elle est parfaite. Les mamans peuvent en faire usage pour leurs enfants, et nous connaissons des médecins qui en ont prescrit l'usage. Prix, 1 fr. 50 la petite boîte. L'eau

de Cologne impériale russe est toujours en vogue, ainsi que les bouquets princesse Alexandra, de l'Exposition, l'héliotrope blanc, rose et œillet. L'eau de Cologne russe pour brûler dans les appartements et pour le bain laisse un très agréable parfum.

M. E. BESSONNEAU

Tapissier, décorateur, ex-coupeur de la maison Krieger, 19 et 21, rue de Charenton.

Cette disposition de draperies, simple et cependant élégante, du lit à trois faces, que nous donnons dans ce numéro, est de M. Bessonneau, qui l'a faite en peluche olive et caroubier pour une de nos abonnées. Afin de la mettre à la portée de toutes les bourses, M. Bessonneau l'exécutera avec les étoffes qu'on lui fournira, et dont il faut 18 mètres, 12 mètres de satinette, 8 mètres de frangette pour la draperie, 10 mètres pour les rideaux. Le prix de la façon, y compris, la pose, la fourniture du châssis, deux porte-embrasse en bois noir et diverses fournitures, sera de 50 francs, et pour la fenêtre, 30 fr. C'est avec beaucoup de goût et de soin que M. Bessonneau installe un appartement. Il envoie des cartes d'échantillons d'étoffes, des dessins de tenture nouvelle et de sièges de fantaisie.



Lit trois faces, draperies composées par M. Bessonneau.

SPÉCIALITÉ DE MOUCHOIRS, BATISTES, ETC.

Compagnie irlandaise, 219, rue Saint-Honoré, et 16, rue d'Alger.

A l'occasion du jour de l'an, la Compagnie irlandaise a composé des séries de mouchoirs à divers prix; ces mouchoirs, contenus dans un joli sachet-portefeuille en satin parfumé, feront un très joli cadeau d'étréennes. L'expédition est faite franco par le chemin de fer (le

paquet étant trop grand pour être mis à la poste), on envoie, dans la lettre de demande, un mandat-poste. Première série à 13 fr. 50 se compose d'un joli sachet-portefeuille en satin frappé, doublé de satin et garni d'une cordelière en soie, contenant: 2 mouchoirs à ourlets à jours avec initiale brodée (designer la lettre); 2 mouchoirs, ourlets à jours à vignette de couleur; 2 à vignette tissée couleur, dessins nouveaux. — Série de 18 fr. 75, même sachet contenant: 2 mouchoirs festonnés en coton blanc; 2 à ourlets à jours avec initiale brodée; 2 à vignette de couleur. — Série de 26 fr., même sachet plus richement orné, contenant: 1 mouchoir feston blanc, guirlande brodée avec une vraie valenciennes; 1 festonné blanc; 1 mouchoir blanc en soie, ourlets à jours; 1 à ourlets à jours, imprimé, très belle qualité; 2 à ourlets à jours avec très belle lettre brodée. — Série de 34 fr., sachet riche et orné d'une cordelière or, contenant: 1 mouchoir riche, guirlande brodée, garni d'une vraie valenciennes; 1 festonné avec guirlande brodée; 2 à ourlets à jours avec très belle initiale; 2 blancs en soie, ourlets à jours.

EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE (page 193)

Manteau en loutre.—Forme enveloppante avec pli creux, à la jupe, derrière. Au contour une bande de beau castor naturel.

Manteau-visite en ottoman ciselé avec belles fleurs en velours formant relief. — Au contour une bande de castor. Manchon en castor.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4445

Manteau en ottoman marron broché de fleurs en velours. — Forme visite, le petit côté du dos fournit la manche qui est pincée derrière plus bas que la taille. A partir de là, la jupe du pardessus est plissée de deux plis. Cette jupe est rehaussée d'une haute bande de velours marron sur laquelle retombe un très bel effilé en chenille. Beau motif à la taille. Le devant, vague, est fermé par des boutons en velours avec un jabot de deux rangs d'effilé. Col rabattu en velours avec attaches en ruban de satin. Un très haut parement en velours à la manche. Doublure en satin ouatée et piquée. — Chapeau en feutre. Bord tendu de velours marron. Haute jarrettière autour de la calotte et touffe de plumes grises et noires.

Costume en drap gris souris foncé et vigogne de l'Inde

de ton clair brodée de bouquets chenille et argent. — Jupe en taffetas avec bas de jupe en drap; le bord joue sur un plissé en vigogne. La tunique en vigogne, tout le dessin brodé; elle est relevée régulièrement des côtés par deux rangs de très petits plis et drapée en pouf. Corsage-veste, à grand col revers, s'enfuyant sur un gilet en drap fermé par des boutons argentés. Broderie tout le long de la veste et au col montant du gilet. A la manche large, poignet en broderie posé à trois centimètres du bord. Col et poignet en toile. — Bottes en chevreau mat. — Gants de Suède. — Chapeau en feutre gris, forme gondolée, bordé de velours gris foncé. Une draperie assortie autour du fond est piquée, devant, d'une touffe d'ailes feu d'artifice.

CAUSERIE

LE CHATEAU DE WINDSOR



L est un peu tard pour vous faire voyager, chères lectrices, surtout au pays des brouillards, et cependant comment vous parlerais-je des incidents, bien languissants, d'ailleurs, de la vie parisienne en automne : mariages dans le grand monde ou premières représentations? J'ai mis la mer entre moi et la reprise au Gymnase de *la Petite Marquise*, ce chef-d'œuvre d'ironie spirituelle, cette leçon de morale si adroitement déguisée sous des apparences légères, dans laquelle MM. Meilhac et Halévy avertissent les femmes tentées de substituer le roman au devoir, que l'amoureux homme du monde, qui met le plus d'entrain à les séduire, deviendrait tout à coup d'une singulière froideur s'il s'agissait de les enlever, de porter à lui tout seul le fardeau du mari. C'est en route que j'ai lu le troisième volume des *Deux Masques*, consacré aux modernes, à Shakspeare et à l'ancien Théâtre-Français, un écrin rempli, parfois même surchargé, d'éblouissantes pierreries, par le regretté Paul de Saint-Victor. Bref, il faut bien que je vous parle de l'Angleterre, puisque j'y suis.

Dans la capitale, les plaisirs de l'hiver n'ont pas encore recommencé, le monde ne rentrera que beaucoup plus tard, à peine si les théâtres se rouvrent lentement; restons donc autour de Londres plutôt que d'y péné-

trer, et venez voir avec moi à Windsor ce spectacle que ne rencontreront plus de l'autre côté de la Manche les yeux de notre société démocratique : la royauté retranchée derrière les murs crénelés du plus beau des châteaux-forts. Sans doute, de la terrasse du nord, le panorama n'a pas le même charme qu'en été, lorsque le soleil, perçant les brumes légères qui, presque toujours, laissent aux branches des arbres géants et sur le velours des prairies leurs lambeaux floconneux, fait valoir l'incomparable fraîcheur d'un vaste horizon boisé; mais la masse majestueuse du donjon féodal, trônant sur sa colline, s'harmonise d'ailleurs avec le ciel gris et la mélancolie environnante. Jamais nous ne lui avons trouvé plus grand air que par ces jours d'arrière-automne, qui arrachent aux vieux chênes leurs feuilles jaunies et glacent d'une couche de givre la verdure des parterres dont les statues frissonnantes semblent réclamer un manteau.

L'Angleterre, au climat de laquelle sied si mal l'architecture fleurie de la Renaissance, possède, en revanche, les plus beaux monuments de l'art gothique. Après l'abbaye de Westminster nous n'admirons rien autant que le château de Windsor, construit par le même architecte du temps d'Édouard III, sur l'emplacement d'une forteresse dont Guillaume le Conquérant avait couronné cette éminence isolée. Sous les règnes suivants, l'édifice fut à plusieurs reprises augmenté de constructions nouvelles, pour être enfin magnifiquement restauré sous George IV; aujourd'hui



Falconer imp. Paris

4445

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot 2.

Costumes de M^{lle}

VIDAL 104 r. Richelieu

Chapeaux de M^{me}

BOUCHERIE 16 r. du Veux Colombier

Corsets et Cournures de la M^{me}

DE PLUMET 33 r. Turanne

Parfumerie de la M^{me}

GUERLAIN 15 r. de la Paix

Mouchoirs de la C^{ie} IRLANDAISE 219 r. St. Honoré

d'hui cette résidence de la reine Victoria donne, entre tous les châteaux de l'Europe, une impression de puissance et de grandeur à ceux qui d'en bas la contemplent. Lorsqu'il fait beau, le premier soin des visiteurs doit être de monter à la tour ronde, l'ancienne prison, d'où l'on découvre, dit-on, jusqu'à douze comtés à la fois, parmi les plus riants de l'Angleterre, mais un rideau de nuages est tombé sur ce spectacle pour longtemps. La tour ronde sépare les deux grandes cours que ceignent les bâtiments immenses du château; entrons dans la cour inférieure pour aller d'abord visiter les chapelles.

Tout le monde connaît cette somptueuse chapelle *Saint-George*, construite dans le style gothique anglais du xv^e siècle, si orné et si hardi, avec ses fenêtres en ogives, décorée de vitraux relatifs à l'ordre de la Jarretière et sa voûte à éventails, dont le travail représente une véritable dentelle de pierre. Les stalles des chevaliers de la Jarretière, surmontées de leurs armes et de leurs étendards, imposent à l'esprit le tableau de cette fière aristocratie toujours debout, appuyée sur ses richesses, sur ses bienfaits, sur la supériorité intellectuelle qu'elle n'a jamais dédaignée, si forte encore au milieu de la tourmente révolutionnaire qui a plus ou moins emporté autour d'elle les vieilles institutions dans le reste de l'Europe, mais qu'elle réussit à diriger jusqu'à ce jour, étant libérale autant qu'éclairée. Pour juger du nombre d'hommes de talent, écrivains politiques, penseurs, philosophes, qu'elle compte dans ses rangs, il suffit de jeter les yeux sur le sommaire de la *National Review*, récemment fondée sous ses auspices; on jugera si le parti conservateur chez nos voisins est, en quoi que ce soit, rétrograde, et l'on ne s'étonnera plus qu'il conduise sa barque si victorieusement dans le courant moderne, sachant tourner les écueils avec cette habileté. Peut-être l'heure de la révolution sonnera-t-elle malgré tout pour l'Angleterre, mais elle aura du moins été retardée par les ressources d'une sagesse qu'il faudrait souhaiter à tous les grands de ce monde.

Nous ne connaissons rien de plus imposant que les insignes qui représentent devant Dieu la noblesse britannique à Westminster et à Windsor, dans la chapelle de l'ordre du Bain et dans celle de la Jarretière, où se tiennent encore certaines assemblées solennelles, grandies par l'idée religieuse qui les domine. Le chœur a extérieurement une ceinture de tombeaux: le plus curieux est celui d'Édouard IV, une porte de fer entre deux tours crénelées; le plus magnifique celui de la princesse Charlotte. Une galerie souterraine conduit au caveau royal. Henry VIII et la troisième femme de ce royal Barbe-bleue, les restes mutilés de Charles I^{er} aussi reposent sous les dalles que nous foulons en ce moment. Tout à coup, en face du monument élevé par la reine à la mémoire de sa tante, la duchesse de Gloucester, nous apercevons, couché sur un lit de marbre, une figure connue, un jeune homme, presque un enfant, les mains croisées sur son épée, les pieds appuyés au casque indien enroulé d'un voile que portent les officiers anglais dans leurs colonies. Pauvre prince impérial exilé jusqu'après sa mort! Que d'angoisses dans cette vie si courte et quel Français, sans acception de parti, ne se sent disposé à fléchir le genou devant sa cendre. Né sur la pourpre

d'un trône, adulé pendant sa souffreteuse enfance comme le représentant de la dynastie élue pour régner sur ce peuple qu'on appelait alors « la grande nation », entraîné à quatorze ans dans le tourbillon d'une défaite, innocent témoin de l'écroulement d'un empire qu'on lui avait dit être indestructible, blessé au cœur dans tous ses sentiments de fils et de prince, abreuvé d'injures qu'il n'avait pas méritées, qu'il pouvait à peine comprendre et sous lesquelles se cabrait sa fierté, condamné, dit-on, à aimer sans espoir, voué à une fin horrible avant son premier pas dans la carrière des armes où, sous un drapeau étranger, il comptait gagner l'estime du monde en prouvant du moins sa bravoure, quelle destinée! Un poète anglais, Alfred Austin, l'a idéalisée en beaux vers qui peuvent se traduire ainsi :

« Proscrit ou César? La mort a tranché ce doute et fixé ta destinée désormais immuable. Tu n'auras plus à tendre l'oreille pour surprendre au loin les capricieuses acclamations qui peut-être t'eussent un jour tiré de ton inaction inquiète; tu n'habiteras jamais ces cimes trompeuses où l'on recueille ensemble les fleurs si vite flétries, les plantes empoisonnées, les épines cruelles, l'hommage mensonger des courtisans, la haine des envieux, de serviles flatteries, d'amers déboires. Enfant deux fois heureux! Fauché à ton aurore, tu es peut-être cependant le moins mal partagé de tous ceux de ta race. Le ciel t'épargne la triste alternative d'aspirer vainement à d'inalcassables grandeurs, ou de les atteindre pour briller un instant solitaire sur ce pic stérile et glacé, le Pouvoir. »

L'Angleterre, hospitalière aux morts comme aux vivants, a voulu consacrer le souvenir du fils de Napoléon III dans la chapelle de Windsor, de même qu'elle a reçu, au milieu de ses rois, dans la chapelle Henry VII, à Westminster, les cendres du duc de Montpensier, frère de Louis-Philippe.

Une église tout entière, la chapelle Albert, est dédiée au prince époux. Le style gothique primitif y est un peu dénaturé par l'abus de l'or et des mosaïques, des lapis-lazuli, des malachites, des porphyres. Salviati a décoré la voûte dans le goût vénitien, vingt-huit sortes de marbres ont servi à la composition des sujets bibliques qui ornent les murailles. Le pavé même est précieux; vraiment les anges de la vie et de la mort, placés en sentinelle, semblent garder le trésor d'Aladin en même temps que le mausolée d'un des princes les plus vertueux et les plus éclairés de son temps, d'un époux adoré, d'un père modèle. Le rôle modeste en apparence que joua en ce monde le *prince consort*, si puissant de fait et dont l'esprit sagace eut tant d'influence sur la politique contemporaine, ce rôle, d'où toute vanité, toute préoccupation personnelle fut absente, est en désaccord, trouvons-nous, avec cet abus de splendeurs posthumes.

La cour supérieure où nous entrons par la porte Normande, d'un aspect si sévère, donne accès aux grands appartements. Celles de nos lectrices qui les connaissent déjà ne seront peut-être pas fâchées de les revoir par nos yeux, et celles qui ne les ont point vus les compareront volontiers, par la pensée, aux grands appartements de Versailles. C'est à peu près le même luxe d'apparat dans l'ameublement, avec moins de goût et une prédominance du style rococo

(La suite à la page 200.)

N° 1 et 2. Manchons en peluche.

N° 1. Manchon en peluche escalier loutre, l'intérieur doublé de satin vicié or; volant froncé. Sur le manchon deux nœuds étagés en ruban de satin loutre; attache en satin.



2248

N° 1. Manchon en peluche escalier loutre, garni de nœuds en ruban de satin.

N° 2. Manchon en peluche castor naturel, doublé de peluche loutre. Une tête de bull, sculptée en bois, est appliquée dessus. Attache en ruban de satin castor naturel.

N° 3. Manchon en velours noir doublé de peluche grenat.

Dessus, une touffe d'oreilles d'ours et un groupe de coques en satin chiffonnées.

N° 4. Manchon en peluche marron doré, doublé de fourrure.

Deux volants, dont un dépassant, en satin chevreux de la reine.

N° 5 et 6. Corsage en tissu de soie, fond cardinal, lamé or et broché de fleurs éteintes.



2208

N° 7. Redingote en vigogne de l'Inde mordorée. De madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.

Ce corsage est destiné à être porté sur des jupes en satin crème ou noir. Le corsage en tissu broché a sa basque posée sur une seconde basque en velours cardinal; derrière, les deux pointes aiguës du dos sont soulevées par un poul très joliment drapé en velours

cardinal. L'encolure ouverte carrement est ornée de deux rangs de dentelle réunis sous un biais plissé en broché. Cette dentelle est, à un



2244

N° 5. Corsage en tissu de soie (vu de dos).

angle, gracieusement coquillée; à l'autre angle, une coque en velours cardinal. Nœud à l'encolure. La manche arrêtée au coude a une engageante en dentelle relevée à la saignée, et arrêtée par un nœud; un autre nœud réunit au coude cette partie de dentelle afin de la maintenir relevée, tandis que celle de derrière tombe en engageante.

N° 7. Redingote en vigogne



2200

N° 8. Casaque amazone en drap muraillé. Modèle de madame Bréant-Castel, 6, rue Gluck.



N° 3. Manchon en velours orné d'une touffe d'oreilles d'ours.

N° 4. Manchon en peluche marron avec nœuds en satin de même ton.



2245

N° 6. Corsage en tissu de soie fond cardinal, lamé or (vu de face). Modèle de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.



2183

N° 9. Matinée en velours frappé. De madame Turle, 9, rue de Clichy.

l'encolure et l'autre à la taille, celle-ci sous la première. Un col montant, un autre rabattu fermé par des boutons, un large parement à la manche; le tout en castor naturel.



N° 8. Casaque amazone en drap muraillé.

N° 2. Manchon en peluche castor naturel, avec tête de chien en bois sculpté.

Plastron boutonné de chaque côté par des macarons en velours, double col en velours l'un montant, l'autre rabattu. A la

cien, fleurs grenat vineux.

Façon ajustée au dos, vague devant, avec une chemisette en gaze crème, coupée par une dentelle qui descend en spirale. Au contour de la matinée, pattes en velours, de même à la manche et à l'encolure.

N° 10. Manteau en ottoman.

Forme visite, fermée par de beaux boutons artistiques. Derrière, jupe plissée rapportée sous une patte en velours. La manche qui fait petit côté, descend en pointe et s'enfuit, elle est garnie de velours. Empiècement en velours et col évasé.



2229

N° 10. Manteau en ottoman. Modèle de madame Hubler, 30, rue de Clichy.

qui éclate dans toute sa magnificence, lourde et capricieuse à la fois, dès le seuil de la salle de présence de la reine, tendue de tapisseries des Gobelins, d'après notre charmant peintre français Detroy. Dans le grand salon de réception c'est encore la France qui a fourni les plus précieux ornements, ces gobelins magnifiques représentant l'histoire de Jason et de Médée. La salle d'audience de la reine renferme un vieux portrait de Marie Stuart, par Clouet dit Janet, très curieux comme peinture, mais qui donne une idée médiocre de cette beauté empesée dans les hautes fraises et les corps baleinés du temps. Pour s'en faire une idée, il faut la contempler, pétrifiée par la mort, sur le tombeau que lui a consacré le ciseau de Stone. Aucun des portraits de la reine vivante ne peut nous aider à comprendre ce charme quasi légendaire qui a décidé de ses fautes, de sa perte, et traversé les siècles comme un éternel souffle de printemps, de poésie émue; ce philtre a eu raison des jugements de la postérité contrainte quand même à l'amour, comme y furent contraints jadis tous les contemporains de la royale magicienne.

Encore la France dans la salle des Gardes. Comme nous aimons la chercher, la retrouver à l'étranger! Le bouclier d'argent incrusté d'or, chef-d'œuvre de Cellini, que François I^{er} offrit à Henry VIII, nous frappe d'abord au milieu des groupes de canons indiens et d'armures du moyen âge, près du buste de Nelson qui repose sur un piédestal formé par le mâit du vaisseau la *Victoire*, où apparaît la marque du boulet parti du *Bucentaure* que montait l'amiral français de Ville-neuve.

La salle Saint-George est magnifiquement garnie de portraits signés : Lely, Kneller, Gainsborough, Lawrence. Ces portraits de rois continuent dans la salle du Trône, décorée des tableaux assez froids de Benjamin West; puis nous passons en revue, dans la grande salle à manger, tous les personnages politiques, mêlés aux événements de 1813-15. Les grands peintres d'Angleterre sont des peintres de portraits, il faut le reconnaître, tout en réservant une part d'admiration légitime aux scènes rustiques observées par Wilkie avec une finesse digne des Hollandais, aux pages philosophiques si poignantes de Hogarth, et à un groupe de paysagistes parmi lesquels Turner occupe le premier rang. Des selles, des palanquins, des objets bizarres ou somptueux rapportés de l'Inde, sont déposés dans le grand vestibule au pied de la statue de la reine, puis on passe dans des appartements d'un plus haut intérêt historique, où les Reynolds côtoient les Rubens, où la salle du conseil et le cabinet du roi, pareils à des galeries de musée, sont tapissés, pour ainsi dire, de tableaux italiens et hollandais de premier ordre.

Toute la tragédie douloureuse contenue dans le seul nom du règne de Charles I^{er} est rendue plus éloquemment qu'en de longues pages écrites par les chefs-d'œuvre de Van Dyck, rangés dans l'immense salle de bal. Pâle, élégant, mélancolique, portant déjà au front le sceau de sa terrible destinée, Charles Stuart nous apparaît comme le type par excellence du cavalier; sa femme, la fille de Henri IV, à qui celui-ci n'avait transmis, hélas! que son courage, sans aucune de ses vertus politiques, cette touchante et malheureuse Henriette-Marie, si funeste à son époux, et qui paya si cher l'abus de l'influence qu'elle exerçait sur lui, se montre à quatre reprises aux différentes époques du règne; l'adorable portrait des *Enfants*, fleurs de beauté anglaise vivace et luxuriante, est là séparant ces deux têtes nobles et tristes, vouées l'une à l'échafaud, l'autre à la vie cloîtrée, aux larmes que la religion même ne put essuyer et que Bossuet glorifia quand le mort en eût enfin tari la source. Père, mère, enfants, sont répétés maintes fois par le même pinceau, et forment un digne pendant à cette autre famille royale et martyre, celle de Louis XVI.

La partie des appartements de Windsor où nous sommes rappelle souvent Trianon; il devrait être à Trianon ce cabinet exquis, travaillé en or moulu par Gouthière.

Le présence passagère de la reine empêche les visiteurs de revoir aujourd'hui l'incomparable collection de porcelaines d'Orient et de Sèvres que renferment les appartements particuliers, avec tous les meubles qui, rapportés d'Asie, tranchent d'une façon si somptueuse et si étrange sur ceux du moyen âge. Mais nous avons gardé le souvenir déjà ancien de ce contraste, des trésors d'orfèvrerie qui ornent les dressoirs, des tableaux rassemblés pour le plaisir unique des yeux de Sa Majesté, sauf permission spéciale du lord chambellan. Windsor est la digne demeure de cette souveraine apparemment privilégiée, qui réunit sous son sceptre deux mondes pour ainsi dire, impératrice des Indes et reine d'Angleterre à la fois; ses goûts d'artiste ont longtemps travaillé à l'orner; elle y a vécu les plus belles années de sa vie conjugale; mais, après un jour d'été radieux le soir est venu, mélancolique ici comme ailleurs. La mort a su trouver son chemin à travers cette forêt superbe, par-dessus ces murs crénelés; elle a flétri le bonheur de la reine qui n'est plus qu'une veuve, cachant tantôt ici, tantôt à Balmoral, tantôt au palais de Buckingham, un deuil qui fuit les fastueuses réceptions de Saint-James, un deuil inconsolable, uniquement tourné vers les espérances de l'autre vie, et que ne peut même adoucir la sympathie respectueuse filiale pour ainsi dire, du couple tout entier.

T. B.

PENSÉES & MAXIMES

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons : c'est celui qu'on doit consulter le plus.
(Pascal.)

Nous ne jugeons pas les hommes sur ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais sur ce qu'ils sont relativement à nous.
(M^{me} Swetchine.)

TOUT DU LONG

(SUITE)



N avait reçu d'abord des nouvelles fréquentes de l'expédition commandée par Aymard, puis les relations en devinrent plus rares, puis elles cessèrent complètement.

Les explorateurs avaient-ils péri dans quelque traversée dangereuse de mers inconnues? Étaient-ils tombés dans une embuscade? Gisaient-ils sans sépulture, vaincus par la fatigue, la faim, la maladie, au fond de quelque désert muet qui ne rendrait pas sa proie?...

La marquise de V. se demandait tout cela dans ses nuits d'insomnie; elle croyait assister à ces scènes de désolation, de carnage, de mort dont l'écho imaginaire emplissait pour elle d'épouvantements les ténèbres silencieuses de l'abbaye...

Une nuit, le vent soufflait furieux; le torrent mugissait avec fracas, le tonnerre prolongeait ses grondements sourds dans les cloîtres déserts, et de rouges éclairs embrasaient les ogives... La marquise de V., plongée dans une mystérieuse torpeur, en sortit tout à coup par un brusque sursaut. Elle se souleva d'un bond sur sa couche, fixa un regard étrange sur un objet qu'elle seule voyait... tendit l'oreille à quelque appel d'outre-tombe qu'elle seule percevait et répondit: « Je viens! »

Un long hurlement de Nemo répondit à ce cri suprême...

La marquise avait vécu!

Et les fleurs du pommier neigèrent plus d'une fois sur sa tombe dans le cimetière des moines; et plus d'une fois, Gertrude s'oublia sur cette tombe le jour des morts, sans qu'on entendit parler de l'absent.

Un jour, cependant, quelques rumeurs vagues propagées par les journaux, réveillèrent l'intérêt du pays sur le sort ignoré de l'expédition qu'il avait commandée.

Quelques-uns de ses membres les plus obscurs avaient reparu, disait-on, ceux-ci à demi morts d'épuisement, ceux-là presque insensés. Ils racontaient d'incohérentes aventures... trahison de guides, direction perdue, surprises nocturnes, luttes sans espoir, égorgement de plusieurs, captivité de la plupart et servitude effroyable au milieu de peuplades barbares...

Ces bruits parvinrent au gouvernement, qui s'en émut, et les informations recommencèrent.

L'espoir aussi, un espoir vivace comme son amour essaya de se rallumer en Gertrude; mais, caché tout au fond de son âme, il ne jetait aucun reflet extérieur; le visage de la fiancée demeurait chargé d'ombre et son regard sans éclairs.

« Vraiment, ma chère petite, vous changez à vue d'œil, remarqua charitablement un jour madame de Trémolandinières; ce que je vous en dis n'est point pour vous affliger; si vous n'y prenez garde, vous aurez bientôt l'air d'une vieille fille. »

Y prendre garde! et comment faire! Gertrude pouvait-elle imposer silence aux tortures de son âme? et l'enveloppe de cette âme ne devait-elle pas subir le contre-coup des orages intérieurs?...

Et tandis qu'elle commençait à se flétrir comme une fleur d'automne, Micheline, en plein épanouissement, attirait les regards et les admirations.

Depuis la déconvenue de son protégé, madame de Trémolandinières ne demandait plus si l'on avait enfin délié la langue au cœur de la jeune fille, mais elle lui conservait une rancune tenace; et, constamment aux aguets, se tenait prête à saisir la première occasion de le lui prouver.

Vers cette époque, revint de Paris, où il avait gâché les belles années de sa jeunesse, le gros Jules qui ne méritait plus cette épithète. Endommagé au moral comme au physique, à demi ruiné, il sentait le besoin de se « refaire » par un beau mariage, et son retour en province n'avait pas d'autre but.

Il revit Micheline à peine restée en sa mémoire. Ce fut comme un éblouissement. Les mille facettes de ce brillant aux multiples feux l'éblouirent; le parfum capiteux de cette fleur éclatante lui monta au cerveau; cette nature mobile et dominatrice l'étonna, lui le sceptique! Son cœur blasé crut battre pour la première fois; et cet être déchu qui se prétendait revenu de toutes les illusions se fit celle de se croire amoureux.

« Amoureux? se disait madame de Trémolandinières; amoureux, le gros Jules?... Oui: à la façon du tigre dans le désert. »

Cette fois, madame de Trémolandinières voyait juste. Elle vit de même l'aversion réelle de Micheline pour cette épave de Babylone, en dépit de certaines apparences assez encourageantes; elle comprit que l'orgueil du jeune homme était engagé dans cette lutte assez violemment pour en poursuivre le triomphe par tous les moyens; et, dès lors, elle se frotta les mains et attendit.

Elle ne devait pas attendre longtemps, lui semblait-il, car le gros Jules était homme à mener les choses à toute vapeur.

Cette crâne façon de vouloir l'enlever d'assaut, en étonnant la jeune fille habituée aux humbles hommages, aux respectueux égards, ne lui déplut point d'abord: c'était du nouveau. Mais bientôt elle releva fièrement la tête, ressaisit le sceptre de la domination et, traitant, cette fois, en esclave celui qui se posait

en vainqueur, elle lui signifia son congé nettement, *dédaigneusement même*; et tout autre que le gros Jules se le serait tenu pour dit.

Humilié, furieux, mais non découragé, il se retira sous sa tente, pour examiner la situation et sonder le terrain du regard.

Or le terrain, en arrachant ce mot au sens figuré, le terrain où le talon pointu de Micheline marquait, chaque jour, ses empreintes mignonnes, ce terrain familial s'étendait assez loin du château des Flèches dont le parc se prolongeait en langue étroite jusqu'aux abords du Treuil. Sur la limite des deux domaines et comme pour la préciser, un promontoire aigu, planté de sapins, hérissé de rocs, se dressait comme une sentinelle avancée, surplombant de son ombre le torrent qui passait à son pied au sortir de Saint-Benoît. Et, tout au faite de ce promontoire, une tour massive laissait voir à vingt lieues à la ronde ses créneaux ébréchés et ses murailles fendues.

La propriété de cette ruine, longtemps revendiquée par le Treuil et par les Flèches, avait animé l'une contre l'autre plusieurs générations de châtelains; mais, d'un accord tacite, les possesseurs actuels mettaient bas les armes.

Chacun d'eux, sans abandonner ses droits, semblait reconnaître implicitement ceux de son adversaire; et de ces concessions mutuelles naissait une jouissance en commun qui embrouillait d'autant les choses pour les générations à venir.

Cette ruine, couronnée de saxifrages, revêtue de mousse, enguirlandée de lierre et comme près de glisser au fond de l'abîme, attirait Micheline qui en fût devenue la véritable propriétaire si la possession eût fait titre en cette occurrence.

Quand le soleil de l'été l'enveloppait d'ardente lumière sans pouvoir en pénétrer les épaisses murailles, elle y cherchait de l'ombre et de la fraîcheur; quand les rafales de l'hiver en battaient la base comme pour la déraciner, la jeune fille y trouvait le charme fiévreux d'un certain danger. Depuis quelque temps, surtout, elle l'avait prise en goût particulièrement, et chaque jour elle y passait quelques heures à dessiner, parfois seule, mais le plus souvent sous la garde de Barbenchu qui battait le bois à portée d'un appel.

Or il advint en ce temps qu'une épître signée d'un nom inconnu surprit grandement le sapeur: une vieille tante qu'il avait à quelques lieues de là le faisait prévenir qu'une maladie grave la retenait au lit; elle se sentait si mal que, prévoyant son prochain départ pour l'autre monde, il lui tardait de revoir le fils de son frère, ne fût-ce que pour emporter ses souhaits de bon voyage...

Barbenchu s'empressa d'accéder à sa requête; mais, quand il ouvrit, avec une angoisse de bon neveu, la porte de la chaumière où il craignait de ne plus trouver qu'un cadavre, quelle ne fut pas sa surprise d'entendre la voix chevrotante de la vieille fredonner un antique Noël et de voir la bonne femme tourner gaillardement son fuseau sous le manteau de la cheminée, en surveillant une énorme marmite de châtaignes mijotant sur le feu!

« Ainsi donc, s'écria-t-il en manière de salut, incontestablement la lettre et la nouvelle n'étaient qu'une blague de farceur! Tant mieux, mille noms

d'un poil. Vivent la joie et les châtaignes, ma tante! et embrassons-nous! »

L'embrassade fut cordiale et prolongée, car elle retint le sensible neveu loin des Flèches pendant plus d'une semaine.

En son absence, mademoiselle Justine escortait la jeune fille et portait son carton; mais, un jour, cette respectable personne fut prise d'une indisposition subite après son repas, soigneusement préparé cependant par une cuisinière nouvelle, au château depuis peu de temps.

Micheline sortit seule: l'oncle Népomucène faisait sa sieste, la tante Élise écartait les mouches de son sommeil, et Gertrude était retenue auprès d'une pauvre en danger de mort, croyait-on.

Le jour touchait à son déclin quand elle rentra au château; comme elle dénouait son chapeau, la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement, et l'ainée des Frigonnet en franchit le seuil avec un visage bouleversé, une respiration haletante et ses sabots à la main. Elle courait mieux nu-pieds.

« Vite, dépêchez-vous de la rejoindre! fit-elle sans autre préambule.

— Rejoindre qui? demanda Gertrude aussitôt agitée d'un vague pressentiment.

— Eh! la demoiselle Micheline, pardi! elle court danger.

— Un danger, grand Dieu! et lequel?...

— Je ne sais pas, mais ça presse. Courez vite à la tour fendue. »

En un clin d'œil, mille horribles images se présentèrent à l'esprit de Gertrude: elle vit sa sœur précipitée du haut du promontoire par un faux pas sur les pointes de rochers! ou la ruine s'effondrant sur elle! ou quelque reptile l'empoisonnant de son dard! ou plutôt un chien enragé, un taureau furieux...

Elle supposa tout, excepté la vérité.

« C'est le monsieur du Grand-Cormeau, continuait la fillette, celui qu'on appelle Jules qui lui veut mal! Ah! faut croire qu'il l'a dans une fière détestance! Si vous aviez vu quels yeux! J'étais derrière le buisson à garder ma chèvre, moi; et il ne se méfiait mie qu'il y avait là du monde.

— Plus vite, plus vite; tu n'en finis pas. Que disait-il? A qui parlait-il?

— Eh! pardi à d'un monsieur de Paris qui avait venu dans les temps avec madame Trémolandinières; ils riaient, ils riaient! comme les diables dans le tableau du Saint Antoine à la foire, vous savez bien.

— Mais cela ne m'apprend pas...

— Eh! pardi! Je n'ai pas appris grand'chose non plus, allez. Il disait comme ça: « J'ai mis Garus...

» Ragus..., je ne suis pas bien sûre du nom; en déroute avec ses cent-z-yeux! La du... duo... duègne, encore un drôle de nom, est sur le flanc; j'avais commandé à Mari... Mariton... Marie-tourne une colique premier numéro; et j'ai donné le mot à la Filaude pour retenir la grande sœur avec des gnelements... Micheline seule dans la tour... un tête-à-tête forcé; une surprise machinée aux oiseaux! un scandale! un mariage!... ah! mais je ne lâche pas ma proie si facilement. Je la tiens cette fois! Je la tiens!... » Alors moi j'ai eu peur pour la demoiselle Micheline, et me voilà.

— Merci ! fit hâtivement Gertrude. Et, sans demander d'autres éclaircissements qu'elle n'eût d'ailleurs pas obtenus, elle s'élança dans la direction de la tour Fendue.

Elle marchait vite, vite; elle courait presque; et enveloppée d'un léger burnous blanc dont le capuchon lui cachait à demi le visage, sous cette vague lueur de soleil couchant, elle ressemblait à une apparition ou plutôt elle ressemblait à Micheline qui adoptait parfois cette allure précipitée et portait souvent un manteau pareil.

Aux abords de la tour quelqu'un s'y trompa.

Enfin ! murmura ce quelqu'un avec une satisfaction diabolique.

Gertrude gravissait le promontoire du même pas précipité; aucun bruit de voix ne lui parvenait de la tour. Si l'odieux Jules avait renoncé à son infâme projet ! Si Micheline, se ravisant, avait pris une autre direction !

La grande sœur poussa brusquement la porte aux gonds rouillés et entra dans la tour... la tour était vide.

« Elle n'est pas venue; elle ne viendra pas ! se dit-elle; tout est sauvé ! »

Elle voulut attendre encore, cependant, et s'assit dans une baie qui dominait l'abîme, élargie par des éboulements successifs; et, là, elle se prit à songer... refaisant pas à pas le voyage de sa vie, elle sentit de nouveau les flétrissures des cailloux, les déchirures des épines... et, cependant elle ne se dit pas une fois d'où les épines et les cailloux lui étaient venus...

Tandis qu'elle songeait ainsi, penchée sur le gouffre béant, le soleil avait quitté l'horizon et la lune y montait à son tour. Sa blanche lumière inondant la ruine rappela Gertrude à elle-même.

« Ah ! dit-elle, je m'oubliais. Il se fait tard ; Micheline ne viendra plus. Je peux partir, maintenant. »

Elle traversa d'un pas léger la grande salle aux dalles brisées et voulut ouvrir la porte. Mais la porte résista. Un vent violent qui venait de s'élever la secouait pourtant sur ses gonds.

« Ce vent l'aura poussée, supposa Gertrude, et le verrou est si usé qu'il glisse de lui-même au choc. Mais comment sortir?... Heureusement il n'est point tard : il doit se trouver encore des pâtres ou des bergères à portée de la voix ; je vais appeler. »

Elle se dirigea de nouveau vers la baie croulante, mit le pied sur le bord, se pencha au dehors pour examiner les environs ; et réunissant ses deux mains en

forme de cornet, elle allait crier, quand un homme se dressa devant elle...

« Silence ! » faisait la voix du gros Jules, tandis que son bras entraînait la sœur de Micheline à l'intérieur.

Le capuchon de Gertrude tomba, et sa tête fine parut en pleine lumière de lune.

« Vous ! s'écria le jeune homme en reculant.

— Oui, moi ! et non celle que vous attendiez ! celle que vous comptiez isoler par d'odieuses machinations et retenir dans un infâme guet-apens ! »

Le cynique gommeux vit bien qu'elle savait tout. Il rageait silencieusement, mais son embarras fut de courte durée; on lui avait enlevé le masque; il n'es-saya point de le replacer sur son visage.

« Eh bien, oui ! confessa-t-il en ricanant, c'est vrai tout cela ; et après ? »

Gertrude le regardait avec un dégoût qui ne trouvait point de paroles pour s'exprimer.

« Après, reprit-il, écoutez bien ce qui arrivera : Je suis Lovelace, don Juan, moi, c'est connu ; et je compromets les femmes rien qu'en les regardant ! vous, vous êtes la poésie, chacun le sait ; et, par suite, vous êtes aussi le roman, cela va de soi... or que voulez-vous qu'on pense en découvrant Lovelace et Clarisse, don Juan et dona Anna tête à tête dans une vieille tour, au clair de la lune, hein ?... »

Gertrude se redressa indignée.

« Trop tard pour s'emballer ! reprit grossièrement l'horrible Jules ; trop tard : ça y est. »

La grande sœur voulut parler; le son s'éteignit comme un râle dans son gosier.

« Vraiment, oui, poursuivait le trivial don Juan : le premier acte du drame a raté; je perds la première manche; mais la revanche est sûre. Entendez-vous ces bruits de voix, ces éclats de rire au bas de la côte ? On vient du Treuil où il y a ce soir maigre dîner de hobereaux; j'ai persuadé à la vieille Trémolandinières de servir un clair de lune dans cette ruine comme dessert aux invités du bonhomme des Mazes ; et toute la noblesse des lieux circonvoisins pourra témoigner...

— Et madame de Trémolandinières put enfin s'écrier Gertrude, madame de Trémolandinières est entrée dans cet ignoble complot ?... »

— Non ; pour dire le vrai, elle ne sait rien ; mais elle sera bien aise. Songez donc, le beau scandale ! Je ne suis point le « jeune homme pauvre d'Octave Feuillet, moi ! et cette bicoque n'est pas non plus la tour d'Elven. Ah ! ah ! ah !... »

(La fin au prochain numéro.) M. BOUROTTE.

RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Quelle belle chose que l'art ! — Si la commande dépasse 10 fr., nous nous chargerons de l'acquisition des morceaux désignés; dans le cas contraire, s'adresser à la maison Brandus, éditeur, rue de Richelieu. — Pour la peinture sur porcelaine, consulter le *Traité général des peintures vitrifiables sur porcelaine dure et porcelaine tendre*, que nous pouvons vous procurer au prix de 2 fr. — La machine à coudre remplirait cet office; à son défaut un point de chaînette, fait à deux millimètres du bord, maintiendrait les jetons, c'est ainsi que les fabricants les appliquent. Merci, madame, pour cette aimable propagande, nous vous en savons un gré infini.

Près Sedan. — Nous ne connaissons pas de manuel par-

ticulier pour le tricot. Celui édité par le *Journal des Demoiselles*, 7^e édition, contient divers points de tricot pour couverture et aussi des dentelles. Cette nouvelle édition, très complète, vient de paraître : elle coûte : 3 fr. 50 brochée et 4 fr. 50 reliée.

Madame Rass. — Un bijou de fantaisie, tel qu'une agrafe de manteau, une broche, une chaîne-mousquetaire. Vous adresser à la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

Madame de N. — Le corset-cuirasse de madame Guellé conviendra parfaitement à votre taille. Envoyer les mesures prises étant habillée. Le corset à épaulettes pour votre enfant, vous en serez très contente; les mamans lui ont fait un réel succès.



Chapeau en feutre brun doré.

MODÈLES DE CHAPEAUX
de
MADAME BOUCHERIE
16,
rue du Vieux-Colombier.

Chapeau en feutre mordoré à bord retourné. — Le bord pris à cheval dans un galon de soie. Draperie en velours marron formant agrafe de côté, et jolies ailes de geai retournant sur la calotte avec plume-aigrette.

Chapeau en feutre bleu — Le bord tendu de velours gros bleu; draperie assortie largement plissée autour de la calotte élevée; deux plumes ombrées jetées devant.



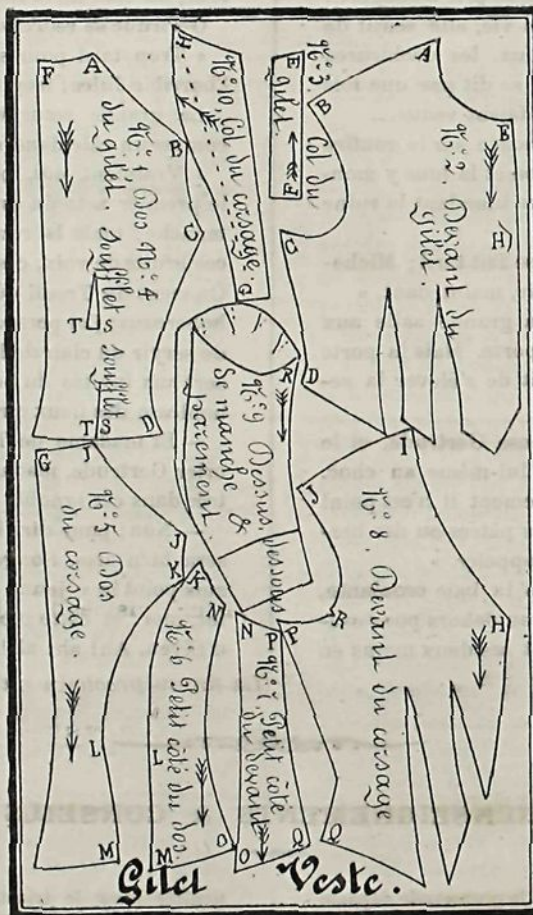
Chapeau en feutre bleu.

Explication
des patrons découpés.

GILET

1, Dos. — 2, Devant. — 3, Col montant. — 4, Soufflet intercalé dans le patron n° 1, dos.

Il faut soixante centimètres de velours en soixante centimètres de largeur pour le devant et le col montant; le dos se fait en lustrine de soie; les flèches indiquent le droit fil; les remplis ne sont pas compris. Faire les pinces de poitrine et réunir le devant au dos à la couture du dessous du bras. Le soufflet se pose au bas du dos à la place qui correspondrait à la couture de réunion du petit côté, s'il y en avait un. La pose est indiquée par une ligne tracée à la roulette; on fendra l'étoffe à cette ligne, et l'on montera le soufflet. Le gilet se lace derrière.



Détail tracé des patrons découpés.

VESTE

5, Dos. — 6, Petit côté du dos. — 7, Petit côté du devant. — 8, Devant. — 9, Manche avec le dessous et le parement; ces deux derniers donnés indépendants au patron découpé. — 10, Col rabattu.

Réunir les diverses parties du patron en suivant la manière dont elles sont placées au détail. Faire les pinces de poitrine. Monter le col en soutenant le bord, et le rabattre à la ligne à la roulette, laquelle correspond à celle du détail. La manche se monte, dessus, par trois plis. La couture du parement se met sur la couture intérieure de la manche. La veste se ferme sur le gilet par une agrafe placée au bas du col. Il faut un mètre quinze centimètres d'étoffe en un mètre vingt centimètres de largeur.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4445, et les patrons découpés du gilet et de la veste de la gravure coloriée de ce jour.